une partie de sa saveur, et tout simplement de son sens. En effet, ce qu'E. WOLFF ne dit pas à son lecteur (bien que G. BERNT et ses successeurs l'aient signalé), c'est que les derniers mots du refrain sont les derniers mots du manuel de grammaire avec lequel tous les clercs faisaient leur apprentissage du latin, l'*Ars minor* de Donat : *et si qua sunt similia*, « et ainsi de suite ». Il devient alors tout à fait joli de voir la morphologie latine illustrée plaisamment par le détail le moins convenable de la morphologie masculine ; et il est sans doute encore plus joli — et nous retrouvons le texte du manuscrit, qui n'aurait jamais dû être corrigé — que la règle de déclinaison soit démentie par l'arrivée d'une intruse, le vocatif féminin singulier *Cecilia*, à la suite d'une longue série d'adjectifs parisyllabiques de la deuxième classe au neutre pluriel, et suivie ironiquement du fameux *et si qua sunt similia*.

Outre le sens exact des mots objectifs, il est essentiel que la traduction d'un tel poème, qui joue sur la parité d'une rime ludique dont le retour s'achève brillamment sur un double clin d'œil, lui conserve autant que possible ce sens caché qui est l'essentiel du sens. L'existence d'une traduction élégante, publiée par Pascale BOURGAIN en 1989 (*Poésie lyrique du Moyen Âge*, Paris, 1989, p. 357 et 359 [10/18. Série « Bibliothèque médiévale »]), aurait dû inviter l'auteur de ce livre à pousser plus loin le travail sur le sens et la recherche stylistique. Cela l'aurait peut-être incité à réviser ses jugements sur « la négation au moins partielle de la notion de création » sensible, selon lui, dans la poésie médiolatine.

C'est une initiative louable que de permettre à un public assez large de lire les textes médiolatins. Mais il faut aussi les lui faire aimer, lui permettre de les comprendre et les faire chanter à son oreille. Il est certain que le corpus des *Carmina Burana* est numériquement important, très divers, extrêmement délicat à traduire. Mais un traducteur ne doit jamais être trop pressé. Le texte poétique a besoin d'être lentement apprivoisé, travaillé et retravaillé, jusqu'à ce qu'un rythme, des couleurs, des échos s'en dégagent et lui permettent d'être communiqué. Si la traduction ne peut être qu'une mauvaise approximation, elle doit néanmoins à tout prix aller au-delà de la littéralité des mots. Ce devoir est d'autant plus impérieux quand le lecteur ne dispose pas du texte original. Sinon, un mauvais esprit pourrait dire : *Gallicum est, ne legatur...*

Anne-Marie TURCAN-VERKERK.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Geneviève DEMERSON, *Joachim Du Bellay et la belle Romaine*, Préface de Terence Cave, Collection L'Atelier de la Renaissance : Orléans, éditions Paradigme, 1996, 106 pages.

La première de ces sept études (1979) analyse les motifs et les effets psychologiques de l'emploi du latin par l'auteur de la *Deffence* ; aux raisons conscientes exposées par le poète lui-même s'ajouterait l'agressivité contre Ronsard, père de substitution, ou plutôt la fuite dans un domaine où la victoire est assurée. Puisqu'on utilise Freud, ne pourrait-on remarquer que le poète à Rome est privé de sa patrie et de sa langue maternelle, qu'il est abandonné par ses Muses, qu'il a trouvé seulement les ruines, c'est-à-dire le tombeau, de la Ville-mère : de maintes manières il revit symboliquement son expérience tragique à l'âge de 7 ans quand il perdit sa mère. La deuxième étude (1981), fort brève, souligne le fait que le latin est la langue impériale (or le roi Henri II espère accéder à l'Empire) ; soit, mais la *translatio imperii* ne pouvait-elle se faire aussi pour la langue ? « Joachim Du Bellay traducteur de lui-même » (1984) compare en détail l'élégie *Ad P. Ronsardum* avec

l'un des *Divers Poèmes* « À Pierre de Ronsard » : c'est dans le texte latin qu'on trouve le « naïf » et le « naturel », c'est là que le poète avait « escrit de son propre style ». Dans une deuxième partie quatre études analysent la présence dans les poèmes latins de Du Bellay : d'Ovide (1982), parangon de l'exilé, de la satire (1984), de Virgile (1986), d'Horace (1990). Geneviève Demerson déploie avec aisance ses qualités de finesse et de précision, sa connaissance magistrale des grands poètes latins. Elle décèle emprunts, stricts ou modifiés, contaminations, changements de tonalité, maintien du rythme quand certains mots sont remplacés par d'autres, elle procède de l'extérieur vers l'intérieur et pénètre jusqu'aux analogies les plus cachées entre personnalités. On regrette rarement que certaines analyses restent trop allusives, donc obscures pour ceux qui ne sont pas spécialistes de Joachim (Geneviève Demerson évite les répétitions en l'appelant tantôt par son nom, tantôt par son prénom) ; on aimerait davantage d'explications pour comprendre ces vers écrits au retour d'exil alors que son oncle est fâché contre lui :

Eheu sola mihi nocuit male grata Camoena,
Artifici nocet hic ars quoque sola suo.
Sed non sola nocet : grauius nocet inuida lingua
Quae nostri caput est, fons et origo mali.
(*Elegia ad Morellum* 169-172)

À propos des emprunts : le poète désire-t-il ou non qu'ils soient aussitôt reconnus par le lecteur ordinaire ? Selon le cas leur sens littéraire est autre. Vida dans son *Ars Poetica* III, 179-265 (1527) avait bien analysé la différence ; l'emprunt visible produit aisément un effet de parodie et d'humour ; mais parfois ce résultat est malencontreux ; quand Du Bellay s'adressant au défunt pape Marcel II écrit :

Tu quoque, si fati potuisses rumpere iura,
Tu Marcellus eras.
(*Tumulus* 7 a, 1-2)

le lecteur ne peut pas ne pas penser au « *Tu Marcellus eris* » de Virgile et cela risque fort de fêler le sérieux du passage. Et quelle vertu littéraire reconnaître à un vers tel que :

Nox erat, et placidum carpebant cuncta soporem
(*Amores* 20, 1)

qui diffère par un seul mot de sa source (*Énéide* 4, 522) ? Quoi qu'il en soit l'auteur de ce recueil qui s'était déjà illustrée par son édition et sa traduction des œuvres latines de Du Bellay (volumes VII et VIII des *Oeuvres poétiques*) a bien mérité à nouveau du poète angevin ; on lira ce recueil avec agrément et avec profit [1].

Jacques CHOMARAT.

Andreas STOBAEUS, *Two Panegyrics in Verse*. Edited with Introduction, Translation and Commentary by Maria BERGGREN : Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis (Studia Latina Upsaliensia, 22), 1994, 320 pages.

Andreas Stobaeus (1642-1714) fut professeur de poésie et d'éloquence à l'Université de Lund, de 1674 jusqu'à sa mort. Sa biographie ne présente rien de remar-

1. Erreurs embarrassantes de références p. 25, n. 26 ; p. 46, n. 14 ; p. 47, n. 36 ; p. 79 lire 35 au lieu de 37.

quable, mais il a laissé une œuvre poétique abondante, et encore inédite pour une large part, en latin, comprenant des programmes de cérémonies universitaires, des vers de circonstance adressés à des nobles et à la famille royale, et des panégyriques plus développés.

Les deux poèmes en hexamètres que M. BERGGREN a choisi d'éditer appartiennent à la veine la plus solennelle de l'auteur. *Augur Apollo* fut écrit et publié en 1672 pour l'avènement du roi de Suède Charles XI; c'est un éloge, long de 808 vers, mis dans la bouche du dieu prophétique Apollon, qui célèbre le royaume de Suède et prédit le début d'un nouvel âge d'or. Ce poème contribua à asseoir la réputation de Stobaeus comme poète latin et lui valut sa nomination à la chaire de Lund. L'autre œuvre — qui, elle, n'avait jamais été imprimée — est intitulée *Narva* et consiste en une épopée de 1241 vers, datant de 1701, qui relate la campagne militaire de Charles XII contre les Russes et la victoire de Narva.

Il est difficile aujourd'hui d'entrer de plain-pied dans cette littérature de cour, officielle et patriotique. D'où l'utilité du travail probe et soigneux de M. BERGGREN, qui met les œuvres en perspective et donne tous les éclaircissements historiques et linguistiques permettant de les apprécier. Après les travaux de TENGSTRÖM et HELANDER notamment, ce livre est une nouvelle étape dans les recherches que mènent nos collègues suédois sur leur littérature néo-latine des XVII^e^-XVIII^e^ siècles, période brillante, encadrée par les règnes de Christine et de Gustave III.

Une question qui restera peut-être à approfondir est celle du recyclage du patrimoine antique. En effet, cette poésie de circonstance, faite pour le *hic et nunc*, se coule dans les formes et les thèmes empruntés aux anciens poètes latins, et c'est de là qu'elle tire sa force. Actualité et Antiquité s'y côtoient, se télescopent d'une manière extraordinaire : par exemple, dans le passage sur la *religio* du roi, où Apollon se voit prêter un éloge de la Confession d'Augsbourg (*Augur Apollo*, v. 61 sqq.); ou encore, dans la litanie des toponymes russes (la géographie était une des spécialités de Stobaeus) adaptés, vaille que vaille, à la métrique latine (*Narva*, v. 240 sqq.). Il y a là des effets de superposition et de décalage délibérés, dont la signification et les conséquences ne sont pas seulement littéraires, mais concernent l'histoire culturelle au sens le plus large et l'histoire politique. Ce point, qui dépasse le cas du seul Stobaeus, méritera d'être analysé en détail, si l'on veut comprendre plus profondément encore comment, selon les mots mêmes de l'auteur, le Parnasse a été transféré à Lund, et les Muses installées à Uppsala :

> *Cecropiam totam totumque Helicona trahentes*
> *Ubsaliam Aonides Cyrrha petiere relicta.*
> *Nempe et Tornaeis Parnassum inuisere Lundis*
> *Fert animus...* (*Augur Apollo*, v. 222-225).

Laurent PERNOT.

Mélanges et recueils divers.

Cultura e lingue classiche, 3, a cura di Biagio AMATA : Rome, L'Erma di Bretschneider, 1993, 1 063 pages.

Ce gros volume a une histoire. D'abord destiné à Dom Calogero RIGGI, théologien et humaniste, il a été publié en hommage à A. TRAGLIA, mort en 1991, peu après le colloque tenu à Palerme en 1989.

On trouve réunis une bonne cinquantaine d'articles en italien, à quelques rares exceptions près. Les sujets traités : le grec (de la métaphore homérique aux lettres